

L'ambivalence de la jeune fille dans *La Fiera* de Marie Susini : les enjeux de la socialisation à l'adolescence



Mia Panisse

Université Åbo Akademi, Finlande

Mia.Panisse@abo.fi



Reçu le 14-09-2012/Accepté le 10-05-2013

Résumé : En sociologie, l'idée que l'ambivalence est particulièrement forte dans les transitions entre différents statuts d'un individu est récurrente. L'ambivalence résulte du fait que la conformité avec les exigences d'une des positions que la personne détient implique simultanément la non conformité avec les exigences d'une autre position. Les enjeux pour les jeunes filles sont de taille dans cette transition. Les ambivalences des filles dans l'œuvre de Susini découlent du fait qu'elles veulent, d'un côté, se libérer de l'emprise de leur mère et que, en même temps, elles manifestent une certaine réticence à l'idée de passer de l'état de jeune fille à l'état de femme. Leur crainte est due au fait qu'elles n'ont pas de systèmes de référence auxquels elles pourraient adhérer. L'inhibition de la structuration de l'image du corps de l'adolescente par la domination symbolique exercée par la mère constitue une des déterminations socioculturelles les plus importantes prescrivant le « devenir-femme » dans l'œuvre de Susini. Dans cet article le cas du roman *La fiera* (1956) « sera étudié ».

Mots-clés : ambivalence, corporalité, construction sociale, adolescence

The ambivalence of the young woman in the novel *La Fiera* by Marie Susini: Issues and challenges in the process of socialization in adolescence

Abstract: In sociology the idea that ambivalence is particularly salient in the transition from one status to another is recurrent, as conformity with the demands of one position implies simultaneously non conformity with the demands of another. The fiction of Marie Susini addresses the ambivalence of adolescents produced by, on the one hand, their desire to liberate themselves from their mother's hold, and on the other, their reluctance to experience the transition between adolescence and adulthood, since they lack referential structures which they could adhere to. For the young woman the stakes are considerable in this transition. One of the most important sociocultural determinations prescribing the "becoming of womanhood" in Susini's fiction is the way in which the structuration of the image of the adolescent body is inhibited by the mother. In this article the case of the novel *La fiera* (1956) will be studied.

Keywords: ambivalence, corporality, social construction, adolescence

Introduction

Tout en traitant de thèmes profondément ancrés dans le canon littéraire français du XXe siècle, tels l'éclatement identitaire du sujet dans un monde complexe et changeant, force est de constater que la production de Marie Susini (1916-1993) n'a pu être classifiée dans une catégorie rendant justice, d'une manière satisfaisante, à sa diversité : six romans, une pièce de théâtre, un récit et un essai et à la multiplicité des thématiques abordées : l'effritement d'une société pastorale, le déracinement urbain, la quête identitaire et notamment l'ambivalence féminine.

La fascination qu'exercent les romans de Marie Susini peut, dans une certaine mesure, être attribuée à une réception contradictoire de l'auteur sur la scène littéraire française. D'un côté, elle a été acclamée comme une des plus grandes femmes écrivaines de la littérature méditerranéenne (Daniel, 1993 : 31)¹ et comme un précurseur dans la création d'une narration en prose corse d'expression française (Rinaldi, 1993 : 52)². De l'autre, de par son caractère discret, elle est demeurée méconnue, ne faisant pas partie de « ceux du canon, les plus lus et ceux dont la situation institutionnelle est la plus forte » (Guérin, 2002). En outre, les thématiques variées, les interrogations complexes et les milieux très divers dans ses écrits ont contribué à rendre la catégorisation de son œuvre épineuse. La concentration sur le particulier, ses racines corses, ont souvent empêché de voir l'universalité de son œuvre justement de par la variété des situations que Susini met en évidence. Ce que la critique a souvent manqué de prendre en considération est qu'une préoccupation est demeurée constante dans ses romans : représenter la femme, quel que soit son âge³.

Susini avoue avoir quelques préférences quant aux tranches d'âge des figures féminines qu'elle met en fiction : « Ceux qui m'attachent le plus sont les femmes, ou les très jeunes, ou les très vieilles. Et des gens pauvres en général. C'est elles qui ont la force, le courage, la vertu [...] » (de Martinoir, 1989 : 36), déclare-t-elle. Cette endurance est bien nécessaire, car la vertu évoquée par Susini ne s'acquiert pas gratuitement, mais demande effectivement une bonne dose de détermination et de fermeté de la part de la femme, du moins si l'on parle de l'univers hermétique de la Corse, lieu mis en scène dans ses trois premiers ouvrages.

Dans son essai *La Renfermée, la Corse*, Susini explicite avec un réalisme déconcertant la rudesse des conditions de l'enfance et de l'adolescence en général en Corse et plus spécifiquement au féminin⁴ :

« Les préceptes qui régissaient la vie quotidienne avaient une force proche du sacré, il ne pouvait se glisser le plus menu caprice, la plus petite fantaisie dans ces rouages, ni même tout simplement du *jeu*. [...] Tout avait la force de l'interdit, du tabou, la moindre faute devenait sacrilège, et était suivie de la sanction. Ces règles rigoureuses

devenaient plus intransigeantes encore si on avait le malheur d'être né fille. » (1981 : 82).

La force et le courage qu'évoque Susini plus haut sont des traits saillants des protagonistes féminins. Ces caractéristiques se manifestent comme de la persévérance mais aussi comme de la soumission dans l'effort de la femme d'endurer face à son destin. Sa prise de conscience qu'il y a une disparité entre sa vision du monde et celle qui règne dans le contexte social l'entourant s'effectue progressivement pour s'actualiser notamment dans les transitions entre les différents âges de la femme.

Les personnages féminins dans l'œuvre de Susini sont en effet sans exception représentés comme se trouvant dans un espace transitionnel : entre deux âges (enfance et adolescence) ou entre deux statuts (statut de jeune fille et statut de femme ou bien entre statut de femme en couple ou femme mariée et statut de femme séparée voire divorcée). En l'occurrence ce sont les jeunes filles qui nous intéressent et notamment les ambivalences générées par les normes en contradiction par rapport à leur processus de socialisation. Le terrain de bataille des attentes conflictuelles par rapport à la socialisation des adolescentes est constitué en premier lieu par leur corps. Quels sont alors les enjeux de la construction sociale propre au temps pubertaire féminin considérés au travers du prisme de la corporalité de la jeune fille ? De quelle manière l'écriture de Susini assume-t-elle les conflits inhérents aux ambivalences qu'éprouvent ces jeunes filles face aux désirs multiples et contradictoires concernant leur façon d'être ?

Les enjeux des ambivalences sociales et intergénérationnelles en général et au féminin

Dans le roman *La Fiera*⁵ (1956), un des thèmes les plus poignants est le conflit que créent dans la psyché de la jeune fille les attentes normatives immuables de la génération de sa mère sur la conduite de celle-là et les attentes sur l'interaction sociale que nourrit la jeune fille elle-même. Selon la formulation élaborée par Merton et Barber⁶ (1963), les attentes normatives incompatibles constituent des sources structurales fondamentales de l'ambivalence dans les relations sociales. L'ambivalence est ressentie lorsque ces normes conflictuelles demandent des attitudes et des actions contradictoires de la part de l'individu, qui hésite et oscille entre les normes en conflit. Il s'agit entre autres de rapports qui se basent sur l'autorité dont les relations intergénérationnelles font partie.

Une autre problématique dont s'empare *La Fiera* d'une manière manifeste, mais subtile, est l'ambivalence qu'éprouve la jeune fille dans la transition entre les différents statuts qu'elle acquiert avec l'avancement en âge. L'idée que l'ambivalence est particulièrement forte dans les transitions entre différents statuts d'un individu est

récurrente en sociologie. La conformité avec les exigences d'une des positions que la personne occupe impliquerait simultanément la non conformité avec les exigences d'une autre position. Kurt Lüscher et Karl Pillemer considèrent que les statuts transitionnels procurent un des meilleurs laboratoires pour l'étude de l'ambivalence intergénérationnelle. Les ambivalences intergénérationnelles possèdent, selon Lüscher et Pillemer (1998 : 22) deux dimensions : des contradictions au plan de la structure sociale (statuts, rôles et normes) et des contradictions au plan subjectif (cognitions, émotions et motivations).

Les défis manifestés le long de l'évolution de l'adolescente sont éminemment importants étant donnés les enjeux du processus de socialisation de la jeune fille pour toute la société. Les ambivalences des filles dans l'œuvre de Susini sont, d'un côté, nourries par leur désir de se libérer de l'emprise de leur mère. De l'autre, elles font état d'une certaine réticence à l'idée de passer de l'état de jeune fille à l'état de femme étant donné qu'elles n'ont pas de systèmes de référence auxquels elles pourraient adhérer. D'après Caroline Eliacheff et Nathalie Heinich, le saut du foyer parental au foyer conjugal est probablement le plus brutal qu'un individu puisse éprouver : « il marque une fille dans son corps, [...] dans son statut [...] et dans sa vie affective [...] » (2002 : 273). Les enjeux pour les filles sont donc de taille dans cette transition.

***La Fiera* : normes et résistances**

Dans le roman *La Fiera* Susini s'empare donc de la discussion sur les difficultés entourant les statuts transitionnels des jeunes filles et de la socialisation draconienne dont elles sont victimes. L'intrigue se déroule en Corse, dans un petit village qui s'apprête à fêter la saint Albino, une tradition annuelle, avec messe d'abord et qui se terminera par une fête foraine. Tous les villageois se préparent dans l'intimité de leur maison, souvent en présence d'un membre de leur famille, pour ensuite se mettre ensemble en route vers la chapelle perchée sur le flanc d'une montagne. Environ la moitié de l'histoire au présent se déroule sur la route, quelques scènes ayant été placées dans la chapelle et à la foire.

Certains critiques, comme Albert Béguin⁷, ont qualifié le roman de « chef d'œuvre » dont la réussite est imputable au style d'écriture. D'autres critiques ont préféré écarter son aspect fictionnalisé pour mettre davantage l'accent sur son côté véridique tout en invoquant le style sobre et concis de Susini (Giuliani, 1953 : 422 ; Blanzani, 1954 ; Delpech, Palante)⁸. Or, cette réception qui acclame l'aspect autobiographique du récit et qui célèbre son style poétique échoue à focaliser sur ce que nous considérons comme un des aspects essentiels de l'intrigue. Riche de tensions aussi bien personnelles qu'interpersonnelles, ce texte offre un terrain propice pour l'étude des conflits

intergénérationnels, doublée des considérations sur la corporalité de l'adolescente : leur naissance, leur fonctionnement et leurs conséquences.

L'histoire se déclenche sous l'égide d'une doxa éternelle et inflexible : « C'était toujours comme cela dans notre village. [...] C'était toujours comme cela » (*F* : 9). Gare donc à celui - et surtout à celle - qui tient à en dévier. C'est autour des divergences d'attitude par rapport à cette doxa et autour de la résistance des femmes de tout âge à l'égard de la solidarité qu'elle exige que se tisse l'intrigue du roman.

Entre dépendance et autonomie

Dans ce roman, Susini met en scène des adolescentes prises entre deux courants : entre dépendance et autonomie, en élaborant la problématique de leurs aspirations à l'autonomie face à un ordre traditionnel représenté par les femmes plus âgées : les mères et belles-mères. Si les jeunes femmes se trouvent à cheval entre l'ancien ordre des états de femme et un nouvel ordre de la femme « non liée » (Heinich, 2003 : 92-93), les mères et les belles-mères éprouvent de leur côté un désarroi identitaire qui devient critique quand elles sont confrontées aux sentiments et aux comportements des adolescentes et des femmes d'une autre génération. Le terrain de bataille de l'autonomie des unes et de la solidarité avec les anciennes valeurs des autres est le corps de l'adolescente dont les mouvements sont régulés par le regard social représenté principalement par la mère : l'inhibition de la structuration de l'image du corps de l'adolescente constitue véritablement une des déterminations socioculturelles les plus importantes prescrivant le « devenir-femme » dans l'œuvre de Susini.

Par l'intermédiaire de deux figures de fiction, Angnola et sa mère, Susini met au jour les enjeux de la lente déliaison de la configuration traditionnelle du rôle de la femme préexistant à l'émancipation féminine et du processus de distanciation par rapport au rôle que la société désigne à l'adolescente. Angnola est une jeune femme amoureuse de Giasè, qu'elle a croisé au puits du village. Sa joie ne se contient pas à la pensée de pouvoir danser avec lui à la foire. Cette exaltation juvénile se traduit dans tout son habitus, changement que sa mère ne manque pas de repérer et condamner.

Le couple formé par Angnola et sa mère met en évidence les normes conflictuelles existant entre, d'un côté, les exigences par rapport au rôle désigné à la jeune fille et ses performances véritables et, de l'autre, la négociation à laquelle Angnola est forcée de s'engager en s'astreignant à incorporer les demandes normatives d'une situation précise avec ses propres attitudes et émotions.

Non seulement Angnola est clivée dans son affection pour sa mère, écartelée entre crainte et tendresse (*F* : 13) à son égard, mais son dilemme est aussi bien d'ordre

biologique que doublement d'ordre social. Adolescente, sa propension à s'intéresser à un jeune de son âge est plutôt conditionnée par la nature que manipulable par la seule volonté. Socialement, il lui est imposé, en vue de sauvegarder l'ordre social, de fonder une famille et d'arriver au mariage en incarnant les deux vertus cardinales de pureté et de virginité assurant ainsi l'honneur de la famille. Simultanément, le code social lui proscriit des valeurs opposées à sa nature et à son caractère : la discrétion, la chasteté, l'intériorisation de toute émotion et l'étouffement de toute effusion. Autrement dit, elle se trouve prise entre deux conditionnements contradictoires : le conditionnement social et le conditionnement biologique, car paradoxalement ce qui lui est imposé du point de vue social passerait par un conditionnement biologique en apparence récusable.

La mère d'Angnola, de son côté, est confrontée à un autre dilemme face à la conduite de sa fille : la transformation des règles de transmission patrimoniale ne se fait pas selon elle conformément à la tradition. La confrontation entre mère et fille ne se réalise pas comme un face-à-face, mais elle est accentuée implicitement par le recours à la métaphore et au symbolique : « Au début de ce jour tout brillant les élans d'Angnola se heurtaient au dos raide et malheureux de sa mère qui se hâtait dans le sentier. Si près d'elle sa mère, mais avec ces choses en elle qui arrêtent et clouent sur place et rendent coupable » (F : 13). Ce que Susini monte en épingle dans ce rapport, c'est l'angoisse de la jeune femme qui voit toute vie émotionnelle constituer le sacrifice du processus de socialisation en une femme respectable, honorable. Susini montre également comment la jeune fille a recours à la conformité comme résolution de l'ambivalence sociale dans la transition entre le statut d'enfant de sa mère et son statut de jeune femme sur la voie de l'émancipation.

La conversion de la loi sociale en loi somatisée

Le travail de socialisation de la jeune femme s'accomplit en grande partie dans et par un travail de construction pratique de la transformation des corps ; c'est par le biais du dressage du corps que s'imposent, selon Pierre Bourdieu (1998 : 62), les dispositions les plus fondamentales et une différenciation des usages légitimes du corps selon l'appartenance de l'individu à l'un ou l'autre genre. Le conflit entre mère et fille s'articule essentiellement au niveau de la corporalité d'Angnola, fortement chargée des schèmes de pensées de la mère. Selon Bourdieu (1998 : 43), la force symbolique est une forme de domination qui s'exerce directement sur les corps, sans contrainte physique, s'opérant et s'appuyant sur des dispositions déjà déposées au plus intime des corps.

Une des stratégies les plus efficaces et universellement adoptée afin de récuser la tentation de déroger est, d'après Bourdieu (1982 :129), la naturalisation de la différence : par l'inculcation et l'incorporation il s'agit de faire de la conduite souhaitée une

seconde nature. L'action formatrice, invisible et insidieuse, prend souvent la forme d'émotions corporelles, comme par exemple la honte, l'humiliation et la culpabilité, ou des sentiments - amour, admiration ou respect. La douleur de la socialisation est d'autant plus intense que ces sentiments se manifestent souvent de manière visible : rougissements, maladresse, etc.

Dans le cas d'Angnola, Susini met en scène les actes et les pratiques propres à cette domination symbolique qu'évoque Bourdieu et qui met en état la conversion de la loi sociale en loi incorporée, somatisée. L'ambivalence sociale d'Angnola se traduit comme un conflit intérieur : elle doit s'imposer malgré elle une certaine complicité entre son corps qui se dérobe aux directives de sa volonté afin d'aligner ces directives sur la censure imposée par sa mère et qui est inhérente aux structures sociales de la communauté dont elle est membre. Dans un premier temps, il s'agit pour Angnola de dissimuler son allégresse et son exaltation au regard de sa mère :

« Le soleil regardait les quinze ans d'Angnola et mordait le dos de la mamma. Au début de ce jour tout brillant les élans d'Angnola se heurtaient au dos raide et malheureux de sa mère qui se hâtait dans le sentier. Si près d'elle sa mère, mais avec ces choses en elle qui arrêtent et clouent sur place et rendent coupable. Elle marchait derrière sa mère, tête basse. Un sentiment de gêne, un sentiment d'avoir mal fait grandissait en elle à chaque pas et faisait fondre son bonheur. Alors, la solitude lui arracha une plainte. » (F : 13)

La domination de la mère s'inscrit insidieusement dans l'habitus de l'adolescente et se fait surtout tacitement, acte lui-même inscrit dans la dominée comme schème de perception qui rend Angnola sensible à la manifestation de la force symbolique de la mère, exercée par des rappels à l'ordre tacites : Angnola voit le reproche dans les yeux de sa mère, dans sa façon de prendre le panier et dans sa manière de franchir le seuil (F : 11). L'acte de blâmer s'inscrit ainsi lui aussi dans l'habitus, transformant le conflit intergénérationnel en une négociation muette entre deux corps, l'un respectueux des normes et tentant de forcer l'autre au même respect, l'autre corps tentant de résister à la soumission.

L'inscription des structures sociales dans le corps par la violence symbolique

La violence symbolique s'exerce en parallèle par le biais des reproches verbaux et par une référence constante à l'opinion publique. L'objectif de la mère est l'inscription des structures sociales dans le corps de l'adolescente assurant la solidarité avec les générations passées et celle de la mère. Pour elle, le travail de socialisation vise à la transmission de certaines stratégies et à l'investissement de la jeune fille dans les

vertus des femmes, dispositions d'apparence naturelle, mais qui sont tout sauf cela : manière particulière de se tenir, maintien du corps et de la tête, choix d'habillement approprié - chapeau pour la messe (p.59) ou la couleur d'une robe (p.30). La consolidation des valeurs solidaires d'une certaine pensée sur la représentation de la femme se perpétue et doit se perpétuer dans la société et constitue une image selon laquelle le travail de socialisation de la femme se résume à la diminuer et à la nier par son apprentissage et l'incorporation des vertus négatives de résignation et de silence.

La relation entre Angnola et sa mère met en avant le conflit intergénérationnel qui se manifeste dans leur manière variée de concevoir la notion de solidarité. La mère s'astreint à être solidaire avec les normes sociales et culturelles de l'époque. Ainsi elle rappelle, grave et austère, les règles à respecter à sa fille non seulement au sujet de sa conduite et de sa tenue, mais également quant à ses sentiments, source du comportement insolite et iconoclaste à ses yeux : « Et les gens ? », [...] « Qui ne craint pas les gens ne craint pas Dieu » (*F* : 13), insiste-t-elle, pensant que la frivolité entre dans sa maison avec une nouvelle manière d'être et de se tenir de l'adolescente. Le rôle de la mère est de véhiculer d'un côté la loi divine, d'un autre le code social. La solidarité d'Angnola avec le code social n'est pas aussi intransigeante que celle de sa mère d'autant plus qu'Angnola amalgame et hiérarchise le subjectif, le social et le religieux à l'avantage du premier et du dernier : « Ne faisait-elle pas toujours, elle, Angnola, la volonté de Dieu en faisant la volonté de la mamma ? » (*F* : 12) en octroyant, exceptionnellement pour le courant d'un jour de fête et vu ses sentiments naissants pour un jeune homme du village, moins d'importance au social : « [...] elle pouvait bien ne pas faire attention aux gens et craindre Dieu quand même » (*F* : 13). Or, tout iconoclasme finit par se réduire au mutisme chez Angnola ; la confiance entre mère et fille est non existante : « [et] le silence se referma » (*F* : 13).

L'écriture comme mise en signifiant de la corporalité

Au niveau de l'écriture, Susini a recours à des glissements de sens dans des liages entre mots pour évoquer d'une manière très subtile les glissements dans les valeurs entre les générations. Alors que sa mère et un villageois évoquent la cécité d'une vieille femme qui se complait à présent encore davantage dans son aveuglement que lorsqu'elle possédait encore sa vue, les valeurs d'Angnola sont diamétralement opposées :

- « - Et voilà que c'est mieux qu'avant, disait-elle [l'aveugle].
- Une sainte femme, dit ziu Antonio.
- Une sainte, répondit la mamma.

Une sainte ! Angnola regardait Anna-Maria qui marchait devant elle dans le sentier, ses longues jambes dégagées et ses bras dorés sortant d'une robe blanche à pois bleus. Une sainte, pensa Angnola, mais Anna-Maria était belle. » (F : 31)

Anna-Maria représente avec une corporalité plus libérée la rupture en train de se vivre entre Angnola et sa mère : Angnola tente d'outrepasser la transmission des schèmes de perception et d'appréciation de la génération de sa mère en projetant sa corporalité sur une autre jeune femme possédant plus de liberté d'agir qu'elle. La transgression se manifeste expressément en regard au corps :

« Anna-Maria marchait, droite et fière, sans se soucier de personne, une fleur qui se dresse sous le soleil. Et Angnola, poussée par un désir plus fort qu'elle-même, s'approcha d'elle, et marchant ainsi tout près d'Anna-Maria dans le sentier tortueux, elle s'ouvrait, s'épanouissait et songeait qu'elle était Anna-Maria et qu'elle allait à la rencontre de Giasè. Il n'y avait rien de mal, rien que du naturel à ce qu'Angnola marchât ainsi près d'Anna-Maria, écoutant au fond de son cœur ce tendre rêve d'être quelqu'un d'autre, d'être Anna-Maria pour être agréable à Giasè. » (*ibid.*)

Cette ouverture sur une liberté corporelle plus importante se voit corroborée dans l'immédiat par le regard réprobateur de la mère :

« fixé sur elle, qui l'examine et qui n'est pas d'accord. La mamma qui n'est jamais plus dure que lorsqu'elle regarde et se tait. Et l'univers d'Angnola se limite à ce regard, derrière elle, qui la fixe et qui l'examine et n'est pas d'accord. Ce regard comme en elle. Et Angnola revint près de sa mère dans le sentier. » (F : 32)

L'adolescente est ainsi maintenue dans un enclos invisible qui limite ses mouvements et le déplacement de son corps dans l'espace public. L'injonction tacite de la mère lui rappelle la retenue appropriée pour une jeune femme en même temps que la mère atteste de son pouvoir sur sa fille.

Si la mère est la principale gardienne des anciennes valeurs sociétales, d'autres personnes dans le roman se prononcent également sur la conduite et la tenue des adolescentes, injonctions en conflit avec les pratiques sociales des mères. Le discours social sur les jeunes femmes est ainsi traversé par les inconsistances des énonciateurs se prononçant sur ce qu'ils considèrent comme la norme. La norme sociale s'avère non pas une entité absolue, mais une construction mentale malléable cédant la place à des normes entre elles conflictuelles. Le discours de Susini épouse cet amorphisme normatif, qui dès lors dépérit, dévidé par sa propre perméabilité.

En guise de conclusion : une agencivité rêvée mais estompée

On peut avancer le constat que, même si les adolescentes dans la fiction de Susini sont simultanément orientées vers diverses valeurs ou des groupes de référence variés, les jeunes femmes mises en texte ne mettent pas ouvertement en doute la norme sociale. Or, elles tentent d'en dévier par l'imitation d'une corporalité plus émancipée sans toutefois parvenir par la force de leurs émotions et de leurs motivations à ébranler la structure sociale environnante. Ambivalentes au plan social, car ouvertes aussi bien aux valeurs, attitudes et mœurs les entourant qu'à celles existant ailleurs et importées dans leur contexte social, ces jeunes femmes n'incarnent pas d'éléments sociaux provoquant un effritement des normes et des structures sociales, mais personnifient des adolescentes qui, en proie à la présence simultanée de 'valences' opposées, sont incapables de les interpréter en leur faveur. Ceci fait que les ambivalences sociales poussent les jeunes femmes à des actions contradictoires tant au niveau sociétal qu'individuel. Leur vacillement et leur incertitude quant aux stratégies à adopter face aux attentes normatives contradictoires en conflit avec leurs motivations et leurs émotions ne constituent pas de pratiques transformatives, mais consolident les pratiques sociales environnantes. Les adolescentes ne sont pas subversives par le pouvoir de leur verbe, mais ces figures fictives puisent leur force dans et par le discours auctorial qui prend forme et sens à partir de la manière dont la conscience et l'action de ces adolescentes sont façonnées et dont l'état de dominées et la lutte face à des forces sociales instables et conflictuelles suscite sur le plan symbolique la compassion du lecteur. La domination maternelle sur l'adolescente qui s'incruste dans le corps de la jeune fille est souvent perçue comme trop oppressive par le lecteur. Le corps de l'adolescente devient l'interface entre l'ambivalence des structures sociales et les aspirations émancipatrices contradictoires de la fille, la cantonnant finalement dans une agencivité rêvée mais estompée dont le seul mouvement véritable est assuré par une mise en signifiant discursive.

Bibliographie

- Blanzani, J. 1954. « Les romans de la semaine : *La fiera* de Marie Susini ». *Le Figaro Littéraire*, le 11 décembre.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire*. Paris : Fayard.
- Bourdieu, P. 1998. *La domination masculine*. Paris : Seuil.
- Daniel, J. 1993. « Les chemins de Marie Susini ». *Le Nouvel Observateur*, 1503, pp. 30-31.
- Eliacheff, C., Heinich N., 2002. *Mères-filles. Une relation à trois*. Paris : Albin Michel.
- Ernaux, A. 2008. *Les années*. Paris : Gallimard.
- Giuliani, M. 1953. *Revue des livres. Études XII*.
- Guérin, J-Y. 2002. « Réflexions sur la recherche en littérature française ». *Littérature*, no. 47, Toulouse, www.fabula.org/actualités/article7189.php.
- Heinich, N., 2003. *Les ambivalences de l'émancipation féminine*. Paris : Albin Michel.

Lücher, K., Pillemer, K. 1998. « Intergenerational Ambivalence, A New Approach to the Study of Parent-Child Relations in Later Life », "Working Paper" of an article published in *Journal of Marriage and the Family*, 60, pp. 413-425.

De Martinoir, F. 1989. « Entretien avec Marie Susini ». In : *l'École des lettres*, II, 81, 4.

Merton, R.K., Barber, E. 1963. Sociological Ambivalence. In : Tiryakian, E. (ed.), *Sociological Theory: Values and Sociocultural Change* (pp. 91-120). New York: Free Press.

Merton, R.K. 1976. *Sociological Ambivalence and Other Essays*. New York : Free Press.

Rinaldi, A. 1993. « La fée au chapeau de clarté ». In : *Le Nouvel Observateur*, 52.

Susini, M. 1956. *La Fiera*. Paris : Seuil.

Susini, M. 1981. *La Renfermée, la Corse*. Paris : Seuil.

Notes

1 Il la nomme « une des plus grandes dames de la littérature méditerranéenne ».

2 « Il a fallu l'immense talent de Marie pour que l'île accède à la littérature française où elle restera grâce à elle », résume-t-il le rôle de Susini dans la prise en considération de la littérature insulaire de la part des institutions continentales.

3 Née en 1916 à Rennu en Corse, décédée en 1993 en Italie. Sa production compte neuf ouvrages : *Plein soleil* (1953), *La Fiera* (1954), *Corvara ou la malédiction* (pièce de théâtre, 1955), *Un Pas d'homme* (1957), *Le premier regard* (1960), *Les yeux fermés* (1964), *C'était cela notre amour* (1970), *Je m'appelle Anna Livia* (1979) et *La Renfermée, la Corse* (essai, 1981). Les trois premiers livres, appelés également 'la trilogie corse' ou 'le cycle corse' et l'essai ont été réunis en un seul ouvrage : *L'île sans rivages* (1989).

4 Notre propos n'est pas de monter en épingle la rigidité de la norme sociale comme étant caractéristique uniquement pour la Corse. Annie Ernaux, par exemple, dénonce dans *Les années* la surveillance sociale constante qui guettait l'excès dans le maquillage et l'habillement des jeunes filles en Normandie après la deuxième guerre mondiale : « tout d'elle était l'objet d'une surveillance généralisée de la société » (2008 : 76), un contrôle qui, à en croire Ernaux, s'appliquait toujours et encore pendant les années Mitterrand (1981-1994) : « les goûts et les désirs faisaient l'objet d'un discours assidu, d'une attention inquiète » (2008 : 180).

5 Dossier de fabrication sur *La Fiera*. Paris : L'IMEC (Institut Mémoire de l'édition contemporaine).

6 La définition de l'ambivalence sociale dans la réflexion de Merton : "*In its most extended sense, sociological ambivalence refers to incompatible normative expectations of attitudes, beliefs, and behavior assigned to a status (i.e., a social position) or a set of statuses in a society. In its most restricted sense, sociological ambivalence refers to incompatible normative expectations incorporated in a single role of a single social status [...]*" (1976:6).

7 Béguin, A. ; Delpech, J. ; Palante, A. cf. Le Fonds d'archives des Éditions du Seuil, *Dossier de fabrication sur La Fiera*. Paris : Institut Mémoire de l'édition contemporaine.

8 « Un roman ? non. Mais une suite de souvenirs où s'emmêlent la naïveté et le charme de l'enfance, la brûlure du soleil corse, la passion ardente, silencieuse, farouche, d'âmes qui ressentent presque naturellement, jusque dans leur superstition un peu primitive, le mystère de l'au-delà. Le style sobre et direct de Marie Susini semble entourer ses souvenirs, et donc de son île natale, d'une sorte de halo sacré », se lit la réception enthousiaste du roman selon Giuliani.

Blanzani, quant à lui, présente *La Fiera* dans les termes suivants « La Corse, si noire, de Marie Susini semble vraie parce que nous la sentons jaillie d'une irrécusable expérience personnelle ».

Jeanine Delpech double le rapport entre l'œuvre de Susini et le vécu personnel d'un éloge de son art : « L'art de restituer la ferveur, les émerveillements de l'enfance accompagne chez Marie Susini un lyrisme profond, qu'elle maîtrise et qui vit dans son récit ».

Le même thème est retrouvé dans la note d'Alain Palante qui décrit le roman comme : « un bref récit, intime, d'une flamme tout intérieure, que l'auteur a écrit avec un art remarquable de concision ».